

L'école industrielle à St-Cergues

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 23

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184290>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

L'Ecole industrielle à St-Cergues.

J'entends déjà le lecteur s'écrier : « Qu'est-ce qu'il va nous conter encore ? Toutes ces courses de collège ou de touristes sont les mêmes ; rien n'est plus usé que ces récits ; c'est toujours de pâles descriptions de la nature, des impressions cueillies au bord de la route et que chacun a éprouvées ; des lieux communs, enfin : La matinée était superbe, le soleil éclairait le paysage de ses rayons dorés, etc., etc. »

Eh bien, ce n'est pas cela du tout. Mardi matin, lorsque la petite armée a quitté la capitale, le ciel n'était point superbe et le soleil n'avait guère de rayons dorés.

Nous reconnaissons que dans les relations qu'on fait si fréquemment de telles parties de plaisir, il est bien difficile de ne pas tomber dans des redites, et nous n'avons point la prétention de faire mieux que d'autres. Néanmoins, nous espérons qu'on voudra bien nous suivre dans notre petite excursion, car il s'agit ici de cette jeunesse, dont la vie, l'intelligence et l'innocente joie contiennent tout un avenir ! Il s'agit de faire participer nos lecteurs aux plaisirs de 350 enfants, appartenant à diverses parties du pays, et dont le cercle d'affection rayonne un peu partout.

Non, le soleil n'était point superbe ; au contraire, il faisait la moue et donnait au ciel un certain aspect qui ne laissait pas que de nous inquiéter.

Notez bien que nous sommes en marche ; il y a longtemps que nous avons quitté Lausanne ; de joyeux refrains se répètent de wagon en wagon ; les campagnes, riches de blés, d'arbres fleuris et de petits ruisseaux qui sillonnent les prairies, passent devant nous comme des objets emportés par le vent. Rien d'autre digne de remarque jusqu'à Gland.

Tout à coup, le ciel se déride ; les nuages semblent ouvrir une grande bouche bleue par laquelle le soleil vient nous souhaiter le bonjour. La contrée s'éclaire de reflets, se pare des douces teintes du matin, et des centaines de yeux brillent de joie à cet heureux changement de décor.

M. le directeur, qui a le souci de la journée, devient radieux.

Le cortège se forme et gravit de pied ferme les

premières pentes du Jura. La petite fanfare attaque une marche et bientôt toute la population de Gland se range sur notre passage. Au premier plan, le cordonnier, le boulanger et le maréchal, manches retroussées, croisent leurs bras robustes et brûlent d'envie de crier bravo ! Derrière eux, des femmes, des enfants rangés en chaîne d'ognons, sont tout yeux et tout oreilles à cette surprise matinale.

Et la jeune cohorte défile bientôt dans un chemin étroit, bordé de seigles, de blés touffus et de hautes herbes. Quel charmant coup d'œil ! La musique réjouit tous les cœurs ; les drapeaux flottent au vent et les panaches rouges de nos petits tambours se détachent sur cette belle végétation comme de frais coquelicots.

M. Weber, l'aimable pasteur de l'endroit, vient nous serrer affectueusement la main ; puis, charmé par la joyeuse fanfare, séduit par l'entrain général et très probablement aussi par notre aimable compagnie, nous accompagne jusqu'à Trélex.

Entrée triomphale ! . . . Le tambour-major, stimulé par la présence de l'instructeur Peytrequin, qui surveille ses élèves d'un œil vigilant, lance sa canne à 30 pieds de hauteur. Tout le village est sur pied ; au passage de la fanfare, une brave femme bat la mesure de la tête, des pieds et des mains : *A Dieu mè rêindo, que cein est portant galé !*

Pauvres aubergistes de Trélex ! quel assaut ! . . . Par les portes, par les fenêtres, pénètrent des flots de gamins. Je crois, sapristi, que quelques-uns sont descendus par la cheminée ! La cuisine, l'escalier, les salles, tout est envahi ; une brave cuisinière prise au milieu de la vague et tenant en l'air une casserole, est entraînée jusqu'au fond du corridor où elle se recommande à l'indulgence de cette bousculante jeunesse.

Une demi-heure s'écoule ; tout le monde est restauré ; le rappel bat et nous prenons le chemin de St-Cergues, suivis d'un omnibus qui porte les mamans et les professeurs affligés d'embonpoint. La grosse caisse, les cymbales et les instruments de cuivre entassés sur l'impériale, feraient croire à un véhicule transportant la famille Knie à la foire de Cossonay.

La montée est rude, pénible, monotone. La forêt ne donne presque pas d'ombrage ; le soleil nous accable sous un ciel à demi-voilé, véritable écran

qui empêche tout rayonnement à travers l'espace et qui est ordinairement le précurseur des orages du soir. On ne respire plus, on suffoque. De temps en temps, nos petits hommes se jettent sur le bord d'un tertre pour reprendre haleine et s'essuyer le front. « Tu as terriblement chaud, mon ami, » disais-je à l'un d'entre eux.

— Ça ne fait rien m'sieur, j'aime mieux ça qu'une leçon d'algèbre.

Après trois longues heures, et à la faveur d'une large éclaircie, nous apercevons un mouchoir blanc qui s'agite sur le signal de St-Cergues. Nous atteignons bientôt une petite esplanade où nous attendons nos soldats à demi-dispersés et qui arrivent par petits groupes comme de pauvres Bourbakis écloppés. Enfin, la famille se retrouve bientôt au complet ; la satisfaction de toucher au but ramène chez tous la gaité et le cortège entre à St-Cergues au milieu des braves de la population.

M. le syndic Delaigue est là, prêt à faire face à toute éventualité. Il a prévu qu'il aurait à lutter avec des estomacs bien disposés et une soif universelle. La réception a été hautement conçue ; le couvert est mis à 300 pieds au-dessus du village, sur les ruines de l'ancien château.

Nous gravissons une pente rapide et boisée au-dessus de laquelle est une prairie d'où le regard embrasse un panorama splendide. La profonde échancrure formée par la pointe d'Ivoire donne au lac un aspect tout particulier ; le plateau qui s'étend à nos pieds, et vu en quelque sorte à vol d'oiseau, ne laisse échapper aucun de ses détails ; villes, villages, hameaux, routes, sentiers, maisons éparses, tout s'y détache comme dans un relief posé sur sa table et qu'on peut contempler à l'aise.

Au nord, la vue plonge sur la route de France, encaissée dans un défilé entre la Dôle et le Noirmont. L'ancien château fortifié, sur les ruines duquel nous nous trouvons, était destiné à défendre ce passage.

C'est sur cette éminence que s'était installé le cuisinier-chef de la pension Delaigue, avec ses poulets froids, son jambon, ses tranches de rosbif et son vin de Lons-le-Saunier. Cet homme, distribuant les rations dans le costume de l'emploi, jaquette et toque blanches, avait l'air d'une apparition fantastique sur la montagne, et faisait un singulier contraste avec la nature sauvage qui nous entourait.

Et le pique-nique alla son train.

Mais on ne peut pas dire comme dans la fable de l'alouette et de ses petits : « Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère !... » Non, le repas champêtre terminé, une gaité étourdissante s'empara des vieux et des jeunes... Le vin de Lons-le-Saunier, très généreux, paraît-il, faisait voir tout en rose : Sous son influence, notre hôte devenait un ange, la nature se colorait de teintes inconnues jusque là, et l'air de ces hauteurs était d'une légèreté à vous faire sauter d'une montagne à l'autre.

C'est dans ce joyeux moment que les jeux et la

distribution des prix s'organisèrent. Je ne vous dirai point toutes les péripéties, tous les incidents, toutes les chutes, tous les rires qui animaient les divers groupes où l'on s'exerçait à la course, au javelot et à d'autres jeux ; il faut y avoir assisté pour s'en rendre compte.

Figurez-vous, lecteurs, que vous y avez assisté.

Figurez-vous aussi la rentrée au village de ces centaines d'écoliers, étourdis de joie, et descendant le ravin comme une avalanche humaine !...

Au départ, une petite surprise était réservée aux maîtres et aux parents par la municipalité de l'endroit.

Le champagne coula, moussa, et les discours aussi. Hélas ! que de bons sentiments, que de chaleureuses paroles peuvent s'échapper en si peu de temps d'une coupe débordant de pétillante écume ! Ces fraternelles démonstrations, commencées dans la salle à manger de l'hôtel, avaient toute l'apparence de vouloir se continuer assez loin sur la route où nous suivait la population de St-Cergues, si notre aimé M. Favrat n'y avait mis un point suspensif et final.

Arrivé devant la dernière maison du village, il monte sur le balcon, relève sa longue chevelure, qui grisonne plus que son cœur et son esprit, puis, se retournant vers un groupe de vieillards, il leur dit avec un malin sourire : *Je vu lau parla dé Guillaume Té... L'ai vo cognu ?...*

Un immense cercle se forme autour de l'orateur ; le discours patois fait éclater de frénétiques applaudissements, et tous disent à Saint-Cergues : merci, et au revoir !

Un incident inattendu devait attrister un moment cette charmante course. Le ciel s'assombrissait ; de gros nuages noirs s'accumulaient au-dessus de nos têtes. Nous n'étions plus qu'à quelques minutes de Trélex, lorsque se déclina cet orage épouvantable qui porta, en quelques heures, la ruine et la désolation sur une grande partie de nos vignobles et de nos campagnes. La pluie tomba sur nous comme une trombe et nous trempa jusqu'aux os.

Et dire que, dans ce moment affreux, au milieu de cet orage qui menaçait de tout dévaster sur son passage, un gamin ruisselant, un de ces gamins élevés à la dure, trouva le moyen de nous faire rire. Au plus fort de la débâcle, il s'écria en patois : *Iou, la rollhie !*

Nous nous dispensons de commentaires.

Arrivés à Nyon, il fallut attendre le dernier train, le précédent étant parti sans s'inquiéter de nos déboires. M. le directeur eut alors l'heureuse idée de faire former le cortège et d'ordonner une promenade dans toutes les rues de Nyon, promenade éclairée par-ci par-là de beaux feux de Bengale et saluée par de sympathiques acclamations. Cette diversion ne contribua pas peu à abrégier le temps, à réchauffer et sécher nos jeunes troupiers, qui rentrèrent à la maison un peu tard, il est vrai, mais contents.

L. M.

